

CHAPITRE XXXVI

MARIE ALACOCQUE.

Quand l'homme veut agir, il choisit l'instrument le plus capable de la fin qu'il se propose. Si un souverain choisit un ministère, il le prend ou essaye de le prendre tel que ses fonctions le réclament. Si un homme veut faire faire son portrait, il s'adresse à un peintre, il ne s'adresse pas à un cordonnier.

Quand Dieu veut agir, il prend le procédé directement contraire. Il choisit l'instrument le plus absolument incapable. Il est jaloux de montrer qu'il agit seul et va chercher la faiblesse la plus extrême pour que nous ne soyons pas tentés d'attribuer la force à l'instrument. Déjà, du temps de saint Paul, il avait choisi la faiblesse pour confondre la force, Saint Pierre, qui devait la représenter, lui à qui la puissance allait être donnée, la puissance officielle, le gouvernement, saint Pierre qui allait lier et délier, saint Pierre, le maître des clefs, chargé d'ouvrir et de fermer le ciel, saint Pierre est désigné par une faiblesse incalculable : il renie trois fois, par peur d'une servante, celui dont il avait vu la face resplendir sur la montagne du Thabor. Il faut scruter cette

faiblesse et pénétrer dans cet abîme, si l'on veut savoir à quel point saint Pierre représente la force; car l'abîme appelle l'abîme, et il représente la force avec une réalité divine d'autant plus grande que sa faiblesse humaine fut plus incommensurable.

Un jour saint François d'Assise rencontra un religieux qui lui dit : — Pourquoi donc, pourquoi donc ce concours de monde vers vous? Pourquoi cette foule? Pourquoi ce respect? Pourquoi se presse-t-on sur vos pas?

Saint François répondit :

— Dieu a regardé le monde, cherchant par quel misérable il pourrait bien manifester sa puissance. Ses yeux très saints, en tombant sur la terre, n'ont rien trouvé de si vil, de si bas, de si petit, de si ignoble que moi. Voilà la raison de son choix.

Vous voyez que c'est toujours le même procédé.

Cependant il restait dans Pierre et dans François de grands dons naturels. C'étaient des âmes élevées. François avait quelque chose de naturellement sublime dans l'esprit et de naturellement héroïque dans le cœur.

Mais si nous regardons Marie Alacocque, qui fut chargée d'une grande œuvre, nous contemplerons un des chefs-d'œuvre de la misère humaine sans compensation. Ce n'est pas une grande nature égarée par de grandes passions; c'est une petite nature, étroite, sans attrait, sans lumière naturelle, sans style, sans parole. Elle

n'avait qu'une chose, l'amour, le dévouement. Mais telle est la pauvreté de ses moyens naturels que l'amour même la rend rarement éloquente. Elle bégaye, elle ânonne, elle hésite. Elle ne sait pas. Seulement, elle aime et elle obéit. La voilà dans la gloire. Elle est choisie.

« Je t'ai choisie, lui dit Jésus-Christ, comme un abîme d'indignité et d'ignorance pour l'accomplissement de ce grand dessein, afin que tout soit fait par moi. »

En fait d'ignorance, il est difficile d'aller plus loin.

M. Louis Veuillot a fait le parallèle de Dante et d'Angèle de Foligno.

Même comme œuvre humaine et comme poésie, il préfère infiniment Angèle de Foligno, et il a raison.

Les foudres du cœur éclatent dans Angèle.

« Si un ange, dit-elle, me prédisait la mort de mon amour, je lui dirais : C'est toi qui, es tombé du ciel. Et si quelqu'un, n'importe qui, me racontait la Passion de Jésus-Christ, comme je la sens, je lui dirais : C'est toi qui l'as soufferte (1). »

Ses anéantissements, quand le nom de Dieu est prononcé devant elle, dépassent les transports des plus grands poètes anciens ou modernes.

Sainte Thérèse, quoique très inférieure à Angèle, est cependant une femme hors ligne. Renan l'ad-

1. *Visions et révélations d'Angèle de Foligno.*

mire beaucoup. L'imagination de sainte Thérèse est ardente et son esprit est subtil.

Mais Marie Alacocque est un défi jeté à l'esprit humain. Personne n'eût songé à la choisir, personne excepté Dieu, qui voulut priver ici son instrument de toutes les splendeurs humaines, sans en excepter une. Aussi pauvre d'intelligence que de fortune, elle ne sait comment rendre compte de ce qui se passe en elle. Son dévouement est sans bornes, son amour est généreux jusqu'au plus complet et au plus déchirant sacrifice d'elle-même tout entière. Et cependant son biographe, le R. Père Giraud, supérieur des missionnaires de la Salette, dit à propos d'une de ses révélations :

« Ce langage paraîtra peut-être au pieux lecteur peu digne de Notre-Seigneur. Il faut l'éclaircir sur ce point, afin de dissiper en lui toute impression défavorable...

« Ce qui a paru petit et puéril dans l'expression, au jugement de quelques censeurs, ne sera pas attribué à Jésus-Christ, mais à la simplicité de la personne qui fait parler Jésus-Christ, et on n'attribuera au divin Maître que le fond et la substance des pensées et des sentiments. »

Pour les détails de sa vie, nous renvoyons le lecteur au livre du père Giraud (1), qui, s'effa-

1. *La Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie, religieuse de la Visitation, écrite par elle-même.* Texte authentique de ce précieux écrit, accompagné de notes historiques et théologiques, et suivi du récit des dernières années de la vie de la Bienheureuse et d'une neuvaine en son honneur, par le Père S. M. Giraud.

çant autant que possible, a laissé parler la Bienheureuse elle-même, s'appliquant seulement à expliquer et à commenter sa vie et ses paroles. Il serait difficile de rencontrer un plus digne commentateur ; car l'esprit de la Bienheureuse le pénètre si parfaitement que c'est à peine si elle cesse de parler, quand le père Giraud parle.

Cette pauvre fille, absolument dépourvue d'imagination, voit Jésus-Christ et l'entend lui dire :

« Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour les hommes et pour toi en particulier, que ne pouvant contenir en soi les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen. »

Quelques-uns croiront que la pauvre religieuse travaillait à s'exalter et qu'on travaillait autour d'elle à l'exalter ; c'est le contraire qui arrivait.

Ses voies extraordinaires ne convenaient pas, lui disait-on à la Visitation de Sainte-Marie, et il fallait y renoncer.

On lui donne à garder une ânesse et son ânon, pour occuper et distraire son esprit. Elle répond : « Puisque Saül, en gardant des ânesses, a trouvé le royaume d'Israël, il faut que j'acquièrè le royaume du ciel en courant après de tels animaux. »

Suivant la remarque intéressante du père Giraud, cette pauvre fille, qui ne sait rien, cite sans

cesse l'Ecriture. Elle en a même une intelligence tout à fait au-dessus de sa nature.

On attribue tantôt à la nature, tantôt au démon les phénomènes qui se passent en elle. On lutte par tous les moyens possibles contre elle et contre eux. Elle se fait, par obéissance, la complice des erreurs que l'on commet sur elle. Tout conspire contre elle, y compris elle-même. Elle n'a ni talent, ni intelligence, ni autorité, ni prestige. On intéresse sa conscience à lutter contre ses visions.

Contre elle, elle a tout. Pour elle, elle n'a rien. Cependant elle a triomphé, elle triomphe et surtout elle triomphera. Sans armes, sans industrie, sans génie, sans allié, elle a conquis la gloire, qu'elle fuyait. La gloire la fuyait ; elle fuyait la gloire, et cependant les voilà unies l'une à l'autre dans le temps et dans l'éternité.

Son nom est connu partout ; beaucoup s'en moquent, il est vrai. Mais ceux-là même le connaissent. Leur moquerie, comme leur colère, est un hommage d'autant plus frappant qu'il est involontaire. C'est un hommage rendu *de force* à cette inconcevable célébrité, qui n'a pas d'explication humaine. Si ce n'est pas Dieu qui l'a glorifiée, qui donc l'a glorifiée, et par quel prodige une telle petite fille, si parfaitement dépourvue de dons naturels, par sa pauvreté intellectuelle, par sa pauvreté sociale, par sa pauvreté religieuse, incapable de toutes les manières, désirant en outre l'obscurité, qui semblait à tous les points

de vue lui être assurée ; comment cette pauvre fille, dont nous ne devrions pas savoir le nom, est-elle à la fois glorieuse et célèbre, glorieuse dans l'Eglise, célèbre dans le monde ? On se moque d'elle, bien entendu. Mais, si elle eût été livrée à l'oubli naturel qui l'attendait nécessairement, il serait aussi impossible de s'en moquer que de la vanter. Car on ne se moque pas, après deux siècles, dans le monde entier, de la première petite fille venue. On l'ignore, et voilà tout. Si Marie Alacocque eût cherché, par une maladresse insigne, la réputation, jamais elle ne l'eût rencontrée. Par dessus toutes les disgrâces réunies de la nature et de la société, elle porte un nom qui dit lui-même une disgrâce. Ce mot : Alacocque, prête à la plaisanterie.

Toute la vie de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacocque est une lutte entre la grossièreté de sa nature et l'élévation qui lui est conférée. Un jour, elle veut faire une pénitence corporelle sur la nature de laquelle elle ne s'explique pas, mais qui *lui donnait*, dit-elle, *grand appétit par sa rigueur*. Jésus-Christ le lui défend ; car, dit-elle, *étant Esprit, il veut aussi les sacrifices de l'Esprit*.

C'est simple et clair ; mais elle était incapable de penser cela naturellement.

Une autre fois, Jésus-Christ lui dit : « Je te rendrai si pauvre, si vile et si abjecte à tes yeux, et je te détruirai si fort dans la pensée de ton cœur, que je pourrai m'édifier sur ce néant ».

Remarquez ce mot : *dans la pensée de ton cœur* : c'est le style de l'Écriture. Voilà Marguerite-Marie qui parle admirablement. Comment donc s'y prend-elle ? Et qui donc lui apprend à penser comme saint Paul ?

Mais qui donc lui apprend aussi à penser comme Moïse ?

Jésus-Christ lui montre un jour les châtimens qu'il réserve à certaines âmes, ennemies de Marguerite-Marie.

« Je me jetai, reprend Marguerite-Marie, à ses pieds sacrés, en lui disant : — O mon Sauveur ! déchargez sur moi toute votre colère, et *m'effacez du livre de vie* plutôt que de perdre ces âmes qui vous ont coûté si cher ! Et il me répondit : — Mais elles ne t'aiment pas et ne cesseront pas de t'affliger. — Il n'importe, mon Dieu ! pourvu qu'elles vous aiment, je ne veux cesser de vous prier de leur pardonner. — Laisse-moi faire, je ne les peux souffrir davantage. — Et l'embrassant encore plus fortement : Non, mon Seigneur, je ne vous quitterai point que vous ne leur ayez pardonné. — Et il me disait : Je le veux bien si tu veux répondre pour elles. — Oui, mon Dieu, mais je ne vous paierai toujours qu'avec vos propres biens, qui sont les trésors de votre Sacré Cœur. — C'est de quoi il se tint content. »

Ne reconnaissez-vous pas Moïse ? « Lâche-moi ? — Non je ne vous lâcherai pas. »

La vie de la bienheureuse Marguerite-Marie,

commencée par elle, est terminée par le P. Giraud. Il n'eût pas été facile de choisir un plus digne historien. On pourrait croire que le P. Giraud a été le directeur de la Bienheureuse, tant il la connaît profondément. Il ne la connaît pas seulement avec la pensée de son esprit, il la connaît *avec la pensée de son cœur*. Il a puisé aux mêmes sources. Il ne faut pas insister plus longtemps sur lui, dans la crainte de lui déplaire, car il est de ceux qui aiment le secret.

